

« Mon » Avallon des années 60



Quand je repense à mon itinéraire d'informateur et que je fais la comparaison entre l'Avallon d'hier et celui d'aujourd'hui, je crois être dans la vérité en écrivant que le premier était plus néo-conservateur que le second.

C et Avallon des années 1960, je l'ai aimé pour la bonne raison que j'y ai fait mes premières armes de journaliste professionnel au premier bureau de l'Yonne Républicaine, dans l'environnement de la vieille cité, à quelques enjambées de la tour des Echevins, en direction des Terreaux de la petite Porte qui ouvre ses bras aux deux Cousins (celui de la Roche et du Pont) sur l'horizon morvandiau. Et puis, je le confesse volontiers, n'ai-je pas éprouvé une certaine fierté à « tutoyer l'Aballo celtique des siècles mystérieux, au parfum légendaire de fleurs de pommiers, dressant son castrum, tel la proue figée d'un navire, face aux falaises granitiques du Morvan septentrional ».

Dans Avallon-ville, quel était le travail d'un journaliste au quotidien ?

Il consistait à assurer la « tournée » qui, en jargon du métier, signifie recueillir journallement les informations à la mairie où officiait Paul Lespinasse, nouveau secrétaire de mairie qui arrivait en 1966 d'Algérie où il avait remonté une ville et qui tenait à faire ses preuves ici, à Avallon. Il était d'autant plus exigeant sur le plan de l'information (au centre de secours, au commissariat de police à la gendarmerie, à la sous-préfecture où s'était installé Djemil Larfaoui qui venait du Maroc).

Prioritairement, il y avait à couvrir les manifestations. Et si l'on me demandait quelles furent les meilleures images d'inaugurations qui me marquèrent, je dirais sans hésitations que ce sont celles des jumelages franco-allemand – Avallon/Cochem – et franco-belge – Avallon/Pépinster ; le premier ayant imprimé en moi un moment d'émotion intense : celui où les deux maires, Jacques Schiever (Avallon) et Willy Massoth (Cochem) se donnèrent l'accolade.

La notion d'Europe sortait à peine du brouillard des consciences. Il suffit de voir comme le chemin à parcourir politiquement et économiquement est difficile aujourd'hui. Le mérite de Willy Massoth et de Jacques Schiever n'en fut que plus grand.



Il y avait beaucoup de monde à l'inauguration du bureau au 64 Grande-rue. Une page de l'information s'ouvrait pour la cité de Vauban (document de M. Elie Rousseau)

sur les pas de la presse « a posteriori »

Le ton de la presse pendant mes années avallonnaises n'avait absolument rien à voir avec celui d'une époque bien antérieure. Celle de 1900 par exemple. Les feuilles parisiennes et régionalistes alimentées par des luttes politiques passionnées étaient la gourmandise des Avallonnais. D'autant plus, comme le souligne Robert Prévost, dessinateur et chroniqueur, auteur d'*Avallon en 1900* que « le journal à un sou permettait ce luxe... C'est en ce temps-là, qu'une feuille appelée le *Journal d'Avallon*, imprimée rue de Lyon, était lue par tous les habitants ; la Revue de l'Yonne – car c'est d'elle qu'il s'agit – étant l'un des doyens de la presse française de province, atteignant, en 1945, sa 140^e année ». Cette feuille a, depuis, disparu purement et simplement.

Dans le sillage du maire de l'époque

Il faut savoir : « qu'élu au conseil municipal en 1947, alors qu'il n'y était nullement préparé, Jacques Schiever, allait assumer la lourde charge de premier magistrat de la ville.

C'est en effet, au pied levé, que Jacques Schiever remplaça sur la liste présentée aux électeurs, son père, Georges Schiever, décédé brusquement des suites d'une opération quelques jours avant les élections, qui fut, lui aussi, maire de 1929 à 1945. Il se pensa, homme de devoir qu'il était, tenu moralement de reprendre le flambeau.[...] »

Hommage rendu par Léon Laurent, maire d'Avallon en 1986 lors de l'inauguration de la place Jacques Schiever dans le jardin public.

Durant le temps des travaux d'aménagement du bureau de l'Yonne républicaine, la mairie avait mis gracieusement à ma disposition une salle de l'hôtel de ville, pour la réception du public et pour le travail. En contre partie, chaque matin, je me rendais aux informations chez le secrétaire général... par consentement tacite...

Le second jumelage

Considérant le jumelage des villes comme un instrument de culture, un moyen d'ouverture au-delà des frontières géographiques et spirituelles, après le succès remporté par le jumelage avec la ville allemande de Cochem et les liens d'amitié, de compréhension, d'estime et de respect sincère qu'il en est résulté, la municipalité d'Avallon a pensé qu'il serait souhaitable de s'allier à une autre nation. Et ce fut avec Pépinstér dans la province de Liège.



Lors de la cérémonie du premier jumelage dans la cité de Vauban : Avallon - Cochem. Au centre, Jacques Schiever, maire d'Avallon, avec à sa droite, Marc Briand, interprète, et à sa gauche, Willy Masoth, maire allemand de Cochem

sur mon chemin quotidien

Chaque jour, je passais devant la majestueuse statue de Vauban et je me demandais, combien d'Avallonnais savaient que ce monument qui domine la place du même nom, est du sculpteur alsacien Bartholdi, lui-même auteur de la « Liberté », à l'entrée du port de New-York ou encore du Lion de Belfort.

Pierre Vigoureux

J'ai connu ses amis du village de Tharoiseau qu'il fréquentait régulièrement. J'apprends par eux qu'il était l'auteur du monument aux disparus de la Grande guerre, place des Capucins : « cette œuvre, à la fois massive et harmonieuse, a été installée en 1920. Un soldat, sans armes, y veille le corps de son camarade tué au combat ». Outre le monument et la Jeanne d'Arc de l'église Saint-Martin, le musée possède sa Muse de la Vigne depuis 1950. Des œuvres de Vigoureux, qui fut directeur de l'École normale des Beaux-Arts de Dijon de 1935 à 1942, sont aujourd'hui conservées à Belfort, Beaune, Dijon et au musée d'Art moderne à Paris. (Extraits d'un article qui lui fut consacré dans l'Yonne Républicaine par Françoise Lafaix).



Jean Desprès

Quand j'allais le saluer dans son atelier, place Vauban, c'est dans cette attitude que je le trouvais. On n'aurait jamais cru qu'il avait pignon sur rue aux Champs-Élysées !



Un pied à Avallon (études), un autre à Paris (stages chez les joailliers), il avait l'étoffe d'un maître-orfèvre, sans doute l'un des derniers de France. Il a exposé dans toute l'Europe. Dans son « Dictionnaire biographique, généalogique et historique du département de l'Yonne », Paul Camille Dugenne, en fait une exhaustive biographie, d'après des notes journalistiques signées J.Cl. Charlet et F. Lafaix.

Jean Desprès regrettait de voir son beau métier disparaître parce que n'étant plus viable financièrement.



Gaston Franco y Augustin

Comme exemple de l'art en perfection, rappelez-vous amis lecteurs, de ce relieur d'art et restaurateur d'œuvres anciennes « avec cette minutie scrupuleuse – quasi monacale », selon l'expression d'Antoine Demeaux, auteur de *L'artisanat d'art dans l'Yonne*.

Pierre Kill, le magicien de la photographie

Comme le qualifiait si justement Jean Chamant dans sa présentation du livre iconographique Avallon, porte du Morvan, « Tel Orphée qui, au son de sa lyre, rassemblait



les pierres de Thèbes, armé de son seul objectif, il recompose nos paysages et scrute les pierres de nos monuments ». Il fut le meilleur chasseur d'images, à Avallon en ce temps-là !



Henri Portal, peintre et philosophe

Il était mon voisin du 64, Grande rue Aristide Briand, à deux pas de la Tour de l'Horloge.

À l'époque, dans les années 1960, je tenais le tout nouveau bureau de l'Yonne républicaine à Avallon.

Il venait presque chaque jour me rendre visite, discrètement. Il aimait m'accompagner dans mes sorties-reportages en Morvan et apportait toujours un « plus » dans nos conversations. Avallon m'avait révélé un ami !

Furtivement, la nouvelle m'est parvenue. Dans l'ombre de la tour des Echevins, dans un bruissement d'ailes de pigeons familiers, Henri, peintre, romancier, poète de la Grand-rue, s'est retiré de ce monde sur la pointe des pieds. Sa frêle silhouette s'est « effacée ». Comme le fut sa vie.

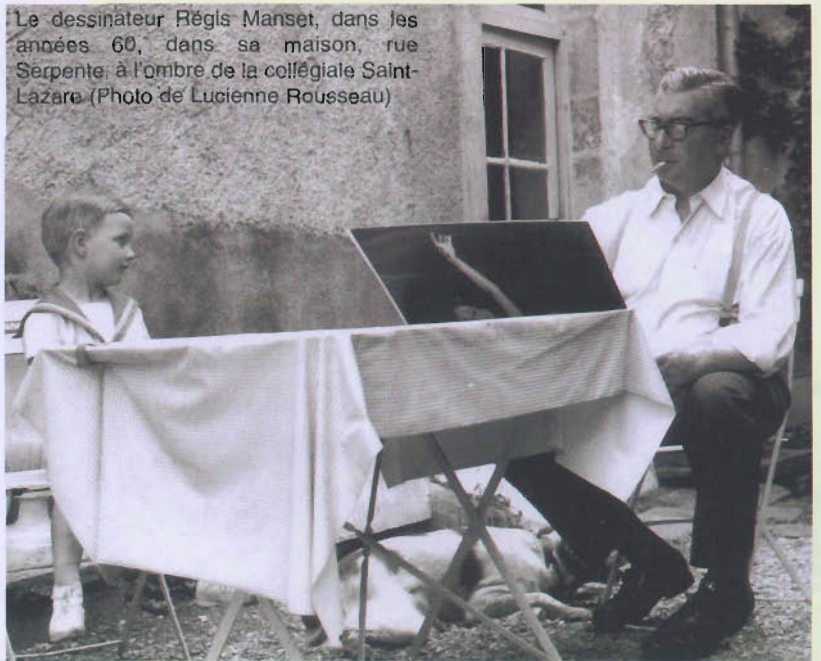
Son cher vieil Avallon, et ceux qui l'aimaient, lui ont fait une dernière révérence. Et aussi son Morvan.

Il me confiait : « qu'un voyage dans cette région lui rappelait que la France n'a pas dégénéré », et aussi « que le soleil avait lutté contre les nuages ce jour-là, ne se dévoilant qu'en fin de journée, voulant prouver qu'il ne faut jamais oublier cet aspect particulier de la Bourgogne qu'on appelle l'optimisme ».

Mais optimiste, l'était-il vraiment, lui qui m'écrivait un jour : « A qui entendre maintenant, de mes jours souffreteux la pauvre histoire. Et je sens et je sais que ma longue mémoire s'en va devant la nuit profonde. Je ne recherche plus à deviner le pourquoi des abysses et du très haut ciel, en vue de s'occire, la terre s'est armée ! »

Indépendant dans sa peinture, il recherchait la maturité dans ses romans dont la publication ne l'intéressait point, se libérant de ses « démons » dans ses vers !...

Je pense aussi à **Régis Manset**, dessinateur humoriste dont le fin



Le dessinateur Régis Manset, dans les années 60, dans sa maison, rue Serpente, à l'ombre de la collégiale Saint-Lazare (Photo de Lucienne Rousseau)

crayon savait si bien croquer les élégantes sur les planches de Deauville et qui sut restaurer le moulin de Lingoult.

Je pense à **Raymond Godeau**, le dynamique président de l'ACA (Association culturelle avallonnaise), ainsi qu'aux Arroux, Ramelot, Doucet... A travers Raymond Godeau, il me faut signaler que l'UNESCO avait son délégué (service documentation) pour la France. Je pense à l'énergique **Germain Col**, à la tête du syndicat commercial et à bien d'autres.

Ces impressions ne sont pas le moins du monde passagères ; elles demeurent mes compagnes du présent. Enviez-les moi ! Je voudrais que les personnages évoqués n'en finissent pas d'être « inoxydables »...

Le temps ne s'est pas arrêté à cette époque :

« Et partout on bâtit, la Ville étend son aire. Alors, à d'autres fêtes d'embellir toutes choses... Sur des sites nouveaux et ayant tout pour plaire. Des mains voudront se tendre à des moissons de roses. » (d'après le poème d'un anonyme).

Cette expérience journalistique avallonnaise n'a pu prendre forme que grâce à la collaboration efficace de mon épouse, Lucienne, qui avait la charge de porter en bandoulière la lourde et encombrante batterie de rechargement du flash – le matériel à cette époque était moins discret qu'aujourd'hui. Les enfants étaient toujours de la partie, ce qui faisait joliment dire au lieutenant Erba, chef des pompiers, que nous étions les « radars » de service...

NB : Ces pages ont bénéficié de l'aimable complicité de revues d'informations municipales de la mairie d'Avallon, du secrétariat du musée de l'Avallonnais, du quotidien l'Yonne républicain, du livre d'Antoine Demeaux, *L'artisanat d'art dans l'Yonne et Avallon en 1900*.

La maison des Sires de Domecy par Régis Manset

